

J'ai pris la décision de partir pour l'Angleterre à un moment où l'idée de continuer à vivre en France m'était devenue insupportable. L'âge adulte avait amené la perte des illusions d'intégration et la réalisation de l'instrumentalité de l'épiderme en milieu professionnel. Le retard des mentalités étouffait mes espoirs de développement. Je désirais autant être une fin que juste un moyen, et n'avais plus confiance en la capacité du français à permettre l'expression de ma valeur.

Autour de moi, tout semblait confus et incertain. Mon seul havre de paix était l'appartement spacieux que ma mère avait acheté en banlieue parisienne pour nous protéger de l'arbitraire des agences de location. Les murs de cette forteresse nous protégeaient assez bien. Enfant, de façon intermittente et dans l'insouciance, j'avais habité ce grand pays froid. Je n'étais alors conscient que du contact de mon pied sur la moquette. De l'instant présent.

Et la vie était belle. Adulte, ce pays, mien sur papier, offensait ma sensibilité. Il était habité par des êtres qui m'effarouchaient.

L'appartement de Créteil était le théâtre de tous les débats identitaires Tiers-Mondistes épuisés. Aux petites heures du matin, las et repus de joutes oratoires, nous réalisions encore et encore notre grande fatuité. Assis sur un bout de moquette, à reconstruire le monde, à refaire l'histoire, à crever l'abcès, et à nous perdre dans le passé. Au bout de la nuit, il ne restait que nos impuissances et nos rêves avortés. Notre grande honte nous engouffrait dans le sommeil. Nous rêvions alors même que nombre de nos connaissances souffraient de désespoir sous les tropiques. Nous avions de la chance. Demain, nous le savions, le soleil allait briller encore !

Deux de mes cousins, Patrice, un ami martiniquais rencontré au lycée, et moi, vivions là, tranquilles. C'était notre espace de liberté, un havre de paix relative, un des seuls endroits

dans ce pays inhospitalier où nos langues pouvaient se délier sans crainte. Perchés au quatrième étage d'une construction futuriste et utopique, dans un symbole de l'architecture française des années 1970, Les Choux, nous avions vue sur le lac de Créteil, Paris XII, et le palais de justice en arrière-plan. Nous avions conscience de passer pour des quasis privilégiés. Nous étions tous étudiants, avions un toit que nul ne pouvait nous disputer, et des têtes pleines d'aspirations. À chaque affront, à chaque mensonge enseigné, nous faisons taire notre répulsion, et opposions une résistance des plus passives, au nom du diplôme. C'était un des prix à payer.

J'avais terminé une maîtrise avec mention. L'université n'était plus qu'un lieu de solitude. Je devais trouver un emploi et m'assumer pleinement. A leur tour, les jeunes frères et cousins venaient suivre des études, et s'armer d'une éducation. Tout me signalait qu'il fallait faire place. L'appartement de Créteil avait bien rétréci depuis que j'avais abdiqué

ma chambre. Je dormais sur un canapé inconfortable en plein salon. Le piston me manquait. J'appréhendais l'avenir. Ma vie était un foutoir. Les options défilaient.

Je passais le gros de mon temps au Centre Pompidou à étudier le marché de l'emploi, comment réussir un entretien d'embauche et à planifier le reste de ma vie. En rentrant un soir, une voisine m'accosta au bas de l'immeuble dans l'espoir d'échapper aux avances trop pressantes d'un soupirant béninois qui la harcelait. La bougresse galbée captivait tous les regards, même les plus réticents. Avec ses mamelles présentes et éveillées, la cambrure prononcée de son fessier rebondi, ses yeux intenses et gris et ses airs de mulâtresse, la chabine avait le pouvoir de confondre les idiots comme les plus intelligents parmi la gent masculine. Elle fit volte-face pour lui adresser la parole :

– *Yvon, permettez-moi de vous présenter mon petit ami.*

Le jeune homme balbutia quelques mots avant de prendre la fuite. Avec

une fierté mal déguisée, jubilante, elle m'avisa ensuite que ce trouillard lui avait déclaré :

« Je t'aime à cause de ta teinte claire ! »
Pour faire taire cette niaiserie, j'eus envie de prendre mes jambes à mon cou. Ces considérations épidermiques m'irritaient. À l'étage, ma vraie future petite amie attendait.

Vanessa, rencontrée à la fac, derrière son visage fermé et son orgueil mal placé, masquait maladroitement son affection pour moi. Sa volupté m'enivrait. Je voulais m'épancher en elle, la connaître intimement, et anéantir ses velléités de résistance. Notre amitié avait survécu la fin des classes. Maintenant, nous dînions ensemble. Je devais lui faire une proposition très sérieuse. Nous nous entendions bien, néanmoins je craignais qu'elle ne me fît encore une fois sentir le poids de sa superbe. Son charme et la poésie de ses formes m'effaraient. Elle était un bol d'air frais. Du beurre de karité sur une peau asséchée. Elle pouvait être ma délivrance, un phare dans ma pénombre. Nous nous étions rencontrés

au cours de Monsieur Kodjo, un professeur mémorable qu'on ne pouvait daigner ignorer tant il avait la rare qualité d'imprimer sa voix sur nos cerveaux. Son timbre, son accent, sa gravité, son volume et la force avec laquelle il nous contait l'Afrique nous remplissaient d'un frisson partagé.

Le petit restaurant brésilien, peu fréquenté le dimanche soir, coincé entre une friperie et un magasin de chaussures, offrait un décor intimiste parfaitement adéquat pour un dîner romantique. Quand j'y arrivais avec Vanessa, un groupe de quatre prenait congé. Dans un coin, à quelques mètres de la porte d'entrée, on devinait trois personnes, deux hommes et une femme. Seules leurs dents étaient visibles dans la pénombre. De la musique brésilienne jouait en sourdine.

– *Vanessa, cet endroit te convient ?*

– *Oui, c'est sympa. L'ambiance est bonne. Tu penses à tout, toi !*

– *Tu m'inspires. Voilà tout.*

J'anticipais chaque réaction. Je voulais courber l'échine de cette amazone, dompter son cœur et m'arroger sa passion. Avec une femme debout comme celle-ci, il me serait difficile de

tomber. Après la première Caipirinha de la soirée, je me lançai :

– *Vanessa, ça fait un an qu'on se connaît et tu sais à quel point tu m'intéresses. Je t'ai amené ici pour voir clair dans notre relation.*

– *Dieudonné, tu connais ma position. Les histoires de cul ne m'intéressent pas. Pour le moment, je n'ai pas la tête à ça. J'ai des choses importantes à régler.*

– *Qui te parle de cul ? Tout le monde sait que mon intérêt pour toi dépasse la chair. Non pas que je n'en veux pas, mais ...*

– *Et toutes ces filles qui te tournent autour alors ?*

– *Elle peuvent tourner. C'est toi que je veux. J'aimerais que tu viennes vivre avec moi. Je connais ta situation. Tu n'as pas vraiment d'endroit à toi.*

– *Mais toi non plus. Tu oublies ?*

– *Justement, c'est pour ça que je t'invite à partir vivre à Londres avec moi.*

– *À Londres ? Mais pour aller faire quoi là-bas ?*

– *Qu'est-ce qu'on fait de mieux ici ? Au moins, il y a du travail là-bas. Pendant que nous travaillons, nous pourrions améliorer notre anglais. Et puis, si ça ne te plaît plus, ce n'est pas bien loin.*

– *Tu fais comme si c'est dans la poche. Il ne te faut pas croire que c'est si facile avec moi.*

– *Facile ? Ça fait un an que tu me frustrés. Dormir à côté de toi, c'est un calvaire. Pourquoi fais-tu semblant de ne pas m'aimer alors même que tu fais fuir toutes les filles qui s'intéressent à moi ?*

– *Je t'aime bien. Ce n'est pas la même chose. Et je ne fais fuir personne. Les filles en question sont connes comme leurs pieds. Tu devrais me dire merci.*

– *O.K. Je veux que tu viennes avec moi vivre à Londres. Rien que nous deux. Je veux que tu sois ma copine pour de bon. Tu es celle pour qui mon cœur vibre, même si tu es chiante.*

– *Donne-moi le temps d'y réfléchir, mais n'attends pas grand-chose.*

Le serveur mit fin à la conversation.

– *Madame, monsieur, vous avez choisi ?*

Vanessa me comblait. Elle avait accepté ma proposition. Elle serait du voyage. Accompagnés de ma petite sœur Karyn, Vanessa et moi nous promenions sur les grands boulevards du côté de l'Odéon comme pour un dernier au revoir à Paris. Comme par enchantement, soudain, une stature modeste qui ne pouvait dissimuler l'identité du grand homme émergea et nous bloqua la route. Aimé Césaire, le poète martiniquais, l'homme de la Négritude, le fomenteur de troubles littéraires, en personne, était là devant nous. La veille, nous l'avions vu à la télé.

Je n'en croyais pas mes yeux et c'est avec peine, une fois le contact établi, que je lui rendis sa main. Il fallait qu'il le sût, dans ma tumultueuse adolescence, il m'avait aidé à définir

ma sensibilité politique. Par simple politesse, sincérité, ou habitude, il se soucia de savoir qui nous étions.

– *Oh ! De simples enfants de la Négritude*, lui rétorqua Karyn.

– *Trois mi-Africains, mi-Antillais*, ajoutais-je.

– *Tant qu'il y aura des Nègres, il y aura la Négritude.* » répondit-il, jubilant.

J'étais en délire. J'exultais.

Karyn, de ses yeux scintillants, me dévisageait et, l'air moqueur, me lança :

– *Maintenant, pour fixer ce coup de main historique dans la mémoire universelle, évite de te laver.*

La taquine ! Elle pouvait bien jacter, ma sœur adorée. Mon bonheur restait sans limites. Vanessa dans tout cela n'avait rien dit. Elle demeurait paisible. Peut-être n'avait-elle rien lu de lui.

Londres était l'endroit en Europe où les Noirs avaient dressé la tête, fait sentir leur présence, et où le gouvernement avait pris des mesures concrètes pour promouvoir l'égalité des chances devant la loi. En Angleterre, les Noirs représentaient à peine 1% de la population totale. Pour quelques billets, je partais à la conquête de ma dignité, me trouver et donner un sens à ma vie.

Sans bagages excessifs, nous débarquâmes à la gare Victoria et prîmes un taxi pour une auberge de jeunesse située à High Street Kensington où nous devons passer quelques nuits avant de trouver une chambre à louer chez l'habitant. Au bout de deux jours, et après de multiples coups de téléphone, nous nous installâmes dans une bourgade

des plus colorées de la banlieue de Londres, Brixton, la capitale du monde noir britannique. Une ville multiethnique de la banlieue Sud comprenant en tout et pour tout 24% de Noirs. Une petite dame du Ghana avait une chambre à louer à un prix raisonnable. Quelle aubaine ! Il ne s'agissait pas de chipoter. Il faisait encore doux. L'endroit n'avait pas de chauffage central, mais la propriétaire avait promis que d'ici à quelques semaines, ce problème serait réglé. Il n'y avait pas d'eau chaude non plus, mais cela aussi allait être réglé d'ici à quelques semaines. En attendant, il nous suffirait de faire bouillir l'eau dans la cuisine et de la mélanger avec un peu d'eau froide pour une douche à la casserole le matin. L'aventure avait commencé.

« Pourquoi avait-elle accepté de me suivre dans cette galère ? » Je me torturais. *« Moi, Dieudonné, qui ne possédait ni BM rutilante, ni faciès de jeune premier, ni piston, et encore moins de compte en banque fourni. »* Ça faisait mal d'y penser.

Je ne disposais comme atout que d'un immense désir de me faire une place au soleil, plein de rêves dans la tête, une confiance naïve dans ma capacité à conquérir le monde et de l'espoir à gogo. Elle était belle à craquer. Élégante, elle trahissait par ses manières et son goût une éducation bourgeoise. Peut-être qu'elle connaissait mon potentiel ? Après tout, j'avais été le meilleur de la classe. Oui, ça ne pouvait être que ça. Et en plus, on rigolait bien avec moi.

Au fin fond de mon esprit, je voyais bien que, sans destination précise, j'avais eu tort d'embarquer Vanessa dans ma galère. Je m'en voulais. Afro sans fric, je n'avais aucune idée de ce que le sort me réservait. Je n'avais que ma volonté. J'avais peur mais j'avancais quand même. Je défiais l'instabilité du sol en marchant d'un pas sûr. Au moins, je savais mettre un pied devant l'autre avec hardiesse.

Vanessa semblait accepter presque tout sans rechigner. Sa vie au cours de l'année précédente avait pris un

mauvais tournant au point même de trouver refuge, à l'occasion, dans une cage d'escalier pour la nuit. Un an plus tôt, en France, sa mère avait fait une dépression. Son grand frère avait encore une fois achevé une cure de désintoxication. L'héroïne était sa drogue de prédilection. Sa petite sœur, mineure, était allée vivre chez son père cancéreux au Togo. Sa grande sœur était partie vivre avec son petit ami. Nous étions outre-manche pour une aventure moins pénible. Vanessa ne pouvait parler de sa famille sans verser des larmes. Donc, nous n'en parlions pratiquement jamais.